Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

25 | 1998
Varia

La Fête des Fous dans l'*Encyclopédie*

Renee Relange

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/1261>

DOI : 10.4000/rde.1261

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1998

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Renee Relange, « La Fête des Fous dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1261> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.1261>

Propriété intellectuelle

Renée RELANGE

La Fête des fous dans l'*Encyclopédie*

Trouver parmi tous les savoirs analysés de l'*Encyclopédie* un article relatif à la fête des fous¹ peut intriguer aujourd'hui. Quel souci anime son auteur, le chevalier de Jaucourt, de petite noblesse immémoriale naguère protestante, pour s'intéresser à une activité fortement circonscrite aux villes à cathédrale ou collégiale, étroitement délimitée au Moyen Âge classique² et qui plus est apanage des strates cléricales inférieures ? Alors que la fête nous est surtout connue par la renommée sulfureuse que lui dressèrent les censeurs de la Sorbonne, peut-on ne voir là que curiosité érudite d'amateur de mœurs originales ou extravagantes, souci d'antiquaire esquissant une observation ethnographique ? Faut-il s'attendrir sur la fantaisie d'un dilettante local — Du Tilliot — réfléchissant à une rencontre inopinée de sa jeunesse³ qu'aurait reprise un austère laboureur de savoir — Jaucourt — par divertissement ? Comment ce rite si bref, trois siècles tout de même, et si contesté à en croire les canons conciliaires, peut-il faire l'objet d'un tel développement dans une entreprise aussi vaste et variée, alors même que son évocation dans d'autres dictionnaires — celui de Trévoux par exemple⁴ — ne retient qu'une version minimale ? Sous des dehors descriptifs si traditionnels qu'ils ont durablement établi les bases du savoir académique indéfiniment répété sur cette fête, l'article n'est peut-être pas si innocent ou inoffensif qu'il veut paraître.

1. *Enc.*, VI, p. 573 b-576 a ; le suppl. ne corrige que l'orthographe de Du Tilliot.

2. J. Cl. SCHMITT, *Histoire de la France religieuse*, Seuil 1988, t. 1, p. 543.

3. DU TILLIOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des fous*, p. V.

4. *Dict. de Trévoux*, 1732, a 12 lignes sur la fête du Paganisme associée aux Quirinales, au 17 février et au petit peuple ; et 17 lignes avec référence aux autorités traditionnelles et faisant le lien avec les bateleurs et la populace.

I. L'article de l'Encyclopédie : sous couleur d'une condamnation bien tempérée, une critique qui s'abrite sous de hautes autorités ?

Réjouissance pleine de désordres, de grossièretés et d'impiétés que les sous-diacres, les diacres et les prêtres même faisoient dans la plupart des églises durant l'office divin, principalement depuis les fêtes de Noël jusqu'à l'Épiphanie⁵.

Sous couvert d'une réprobation consensuelle, l'introduction s'ouvre par une délimitation calendaire chrétienne rigoureuse ; l'auteur adopte sans précaution particulière les avis ordinairement autorisés pour placer le temps — les douze jours entre Noël et l'Épiphanie — les lieux — les églises — et les acteurs divers — membres du clergé séculier en voie d'accession à la prêtrise. S'ensuit une immédiate bifurcation savante empruntée au célèbre glossaire du Du Cange, érudit réputé du ^{xvii}^e siècle, avocat juré au Parlement de Paris et ancien élève des Jésuites⁶. Une fois évoqué le mauvais jeu de mot sur les sous/saouls diacres pour ne pas faillir au traditionnel rébus, Jaucourt entre dans une héroïque recherche des origines de la fête, placée sous le signe de l'ignorance et du paganisme des pratiquants. Il en saisit les surgeons à partir d'une imitation des Saturnales au travers des condamnations fulminées sous le patronage de saint Augustin ; ainsi sont esquissées l'aire — de Tolède à Constantinople — et l'ère de la fête — des Romains à l'époque moderne.

Cette fête étoit réellement d'une telle extravagance, que le lecteur auroit peine à y ajouter foi, s'il n'étoit instruit de l'ignorance et de la barbarie des siècles qui ont précédé la renaissance des Lettres en Europe.

Nos dévots ancêtres ne croyoient pas déshonorer Dieu par les cérémonies bouffonnes et grossières que je vais décrire, dérivées presque toutes du paganisme, introduites en des tems peu éclairés, et contre lesquelles l'Eglise a souvent lancé ses foudres sans aucun succès.

Par la connoissance des Saturnales on peut se former une idée de la *fête des fous*, elle en étoit une imitation ; et les puérilités qui regnent encore dans quelques-unes de nos églises le jour des Innocens, ne sont que des vestiges de la fête dont il s'agit ici.

Comme dans les Saturnales les valets faisoient les fonctions de leurs maîtres, de même dans la *fête des fous* les jeunes clercs et les autres ministres inférieurs officioient publiquement pendant certains jours consacrés aux mystères du Christianisme.

Il est très difficile de fixer l'époque de la *fête des fous*, qui dégénéra si promptement en abus monstrueux. Il suffira de remarquer sur son ancienneté, que le concile de Tolède tenu en 633, fit l'impossible pour l'abolir ; & que S. Augustin, longtems auparavant, avait recommandé qu'on châtiât ceux qui seroient convaincus de cette impiété.

5. *Enc.*, VI, p. 573 b.

6. Du Cange (1610-1688), *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, 1678, art. Kalendae, t. II, pp. 959-962.

Cedrenus hist. pag 639 nous apprend que dans le dixième siècle Théophylacte, patriarche de Constantinople, avait introduit cette fête dans son diocèse ; d'où l'on peut juger sans peine qu'elle s'étendit de tous côtés dans l'église grecque comme dans la latine⁷.

Ensuite est abordé le développement de la fête en partant du sommet du processus, l'élection de l'évêque, archevêque ou pape des fous — faut-il parler de « maître de jeu » ? — pour dessiner la troupe et l'action.

On éliosoit dans les églises cathédrales, un évêque ou un archevêque des *fous*, et son élection étoit confirmée par beaucoup de bouffonneries qui servoient de sacre. Cet évêque élu officioit pontificalement, & donnoit la bénédiction publique & solennelle au peuple, devant lequel il portoit la mitre, la crosse, & même la croix archiépiscope. Dans les églises qui relevoient immédiatement du saint siège, on éliosoit un *pape des fous* à qui l'on accorderoit les ornements de la papauté, afin qu'il pût agir & officier solennellement, comme le saint père.

Des pontifes de cette espece étoient accompagnés d'un clergé aussi licentieux. Tous assistoient ces jours-là au service divin en habits de mascarade & de comédie. Ceux-ci prenoient des habits de pantomimes ; ceux-là se masquoient, se barbouilloient le visage, à dessein de faire peur ou de faire rire. Quand la messe étoit dite, ils couroient, sautoient & dansoient dans l'église avec tant d'impudence, que quelques-uns n'avoient pas honte de se mettre presque nus : ensuite ils se faisoient trainer par les rues dans des tombereaux pleins d'ordures, pour en jeter à la populace qui s'assembloit autour d'eux. Les plus libertins d'entre les séculiers se mêloient parmi le clergé, pour jouer aussi quelque personnage de fou en habit ecclésiastique. Ces abus vinrent jusqu'à se glisser également dans les monastères de moines & de religieuses. En un mot, dit un savant auteur⁸, c'étoit l'abomination de la désolation dans le lieu saint, & dans les personnes qui par leur état devoient avoir la conduite la plus sainte⁹.

Vient alors l'esquisse panoramique des pièces à conviction : Jaucourt renonce à citer l'intégralité de sa source, mais les références, anciennes ou modernes présentées sur le même plan, sont offertes à la curiosité de l'amateur, et un extrait de seconde main est proposé de la lettre circulaire de la Sorbonne qui fait autorité¹⁰. Au-delà de cette pièce maîtresse proposée en accès indirect peut-être parce que trop connue, l'auteur offre toute une collection de registres-sources sans en préciser la nature

7. *Enc.*, VI, p. 573 b.

8. Deslyons dans son ouvrage *Traité singuliers et nouveaux contre le paganisme du Roy-Boit* avec approbation de R.P. Cie de Jésus Paris 1670 cité par Du Tilliot *op. cit.*, p. 9 ; or Deslyons fut docteur de Sorbonne et théologal de l'église cathédrale de Senlis.

9. *Enc.*, VI, p. 574 a.

10. « Lettre circulaire du 12 mars 1444 adressée au clergé du royaume par l'Université de Paris ». On trouve cette lettre à la suite des ouvrages de Pierre de Blois et Sauval, tome II, p. 624 selon l'*Enc.*, VI, p. 574 a.

narrative, réglementaire ou comptable, mais avec leur localisation — à l'époque — aux fins de consultation¹¹. Troisième sorte de source documentaire : le manuscrit de Sens, autant dire un ouvrage liturgique indiscutable¹², conforté ailleurs par des preuves matérielles en leur temps inventoriées parmi les indispensables instruments du culte¹³.

Prenant appui sur cette source matérielle d'origine étrangère, Jaucourt souligne l'extension prouvée de la fête à des lieux européens — l'Angleterre — considérés au XVIII^e siècle comme exemplaires, et y adjoint une couronne de pratiques analogues à des dates voisines. L'auteur amorce une démonstration¹⁴ des fragilités historiques de l'Église sous le couvert de l'érudition d'autorités contemporaines aussi incontestées qu'A. Lancelot¹⁵.

Abandonnant les contempteurs de la fête, Jaucourt mentionne les anonymes qui ont pu défendre cette pratique festive ; avec une déférence trop constante pour être dépourvue d'arrière-pensées il se réfère à « l'auteur du *curieux traité contre le paganisme du roi boit* » qu'il constitue, sans le nommer¹⁶, rapporteur d'un docteur de théologie s'exprimant publiquement à Auxerre à la fin du XV^e siècle en faveur de la fête¹⁷. Ainsi informé comme par mégarde des contradictions de l'Église elle-même, passe-t-on candidement en revue des interdictions d'autant plus nombreuses et répétitives qu'elles sont inefficaces jusqu'au XVIII^e siècle. Jaucourt va même jusqu'à souligner qu'il fallut une intervention des pouvoirs de justice séculière pour éteindre en bonne partie ces usages. Et la conclusion incidente lie l'abandon de la fête à la renaissance des lettres, autrement dit à une démocratisation relative de la culture jusqu'alors définie comme

11. « Le registre de 1494 de l'église St Etienne de Dijon » et « le second registre de l'église cathédrale d'Autun du secrétaire Rotarii, qui commence en 1411 & finit en 1416 » selon l'*Enc.*, VI, p. 574 a.

12. Le manuscrit du XIII^e siècle de 66 p. de parchemin attribué à Pierre de Corbeil se trouve à la bibliothèque municipale de Sens ms 46 et a été présenté lors de l'exposition sur Byzance du Musée du Louvre (1992-93) en raison du dyptique d'ivoire (Italie V^e siècle) qui lui sert de reliure et dont les thèmes sont Helios et Séléné. La partition musicale a été transcrite et publiée par P. Damilano en 1978.

13. « Ce n'est pas seulement en France que s'étendirent les abus de la fête ; ils passèrent la mer & il regnoient peut-être encore en Angleterre vers l'an 1530, du moins dans un inventaire des ornements de l'église d'York, fait en ce tems-là, il est parlé d'une petite mitre & d'un anneau pour l'évêque des fous », *Enc.*, VI, p. 574 b.

14. *Enc.*, VI, p. 574 b.

15. Lancelot, académicien des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1711, archéologue distingué et commissaire au Trésor des chartes, expert reconnu pour résoudre les querelles entre pairs, et surtout voyageur assidu, capable de lire à Viviers le déjà fameux « Rituel » de la cathédrale St Vincent et d'en rendre compte dans l'*Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres*, 1727, pp. 255-256.

16. Deslyons : sournoise omission d'un adversaire dont l'œuvre serait perçue comme n'ayant d'autre visée que réglementaire et disciplinaire ?

17. *Enc.*, VI, p. 574 b.

savante, à sa laïcisation par la connaissance des Anciens et de leurs usages, au traitement du personnel et critique de la Bible et des ouvrages pieux.

Au terme de cette première étude signée de « M. le chevalier de Jaucourt », un volet complémentaire destiné à un public plus restreint dont la curiosité resterait inassouvie, offre une citation des sources, démarquant en partie le rituel manuscrit de Viviers. À l'abri des autorités ecclésiastiques de la Sorbonne, de Belet, liturgiste du XII^e siècle dont la *Somme des offices ecclésiastiques* fait référence, et de Théophile Raynaud, jésuite du XVII^e siècle qui, confronté à la vindicte de Richelieu et du légat pontifical Barberini, trouva tout de même le moyen de publier quatre-vingt-treize ouvrages, Jaucourt esquisse en outre un rapprochement avec la fête de l'âne par un retour au manuscrit de Sens, seconde source à laquelle il joint quelques extraits épistolaires entre l'évêque de Troyes et l'archevêque de Sens¹⁸.

Puis, Jaucourt présente l'ultime inventaire des coutumes proches et de leurs origines à partir d'auteurs indéfinis remontant aux sources romaines et même grecques, avant de proposer une liste bibliographique où figurent les ouvrages largement compilés par l'auteur de l'article : Thiers, curé de Champrond dans le diocèse de Chartres à la fin du XVII^e siècle, dont J.-Cl. Schmidt a souligné la prétention ordonnatrice des usages festifs, Mézerai¹⁹, historiographe du Roi Louis XIV et académicien promu secrétaire perpétuel à la disparition de Conrart, deux bénédictins du XVII^e siècle aussi — Marlot, grand prieur de Saint-Nicolas à Reims et Lobineau, de la congrégation de Saint-Maur, tous deux historiens réputés, et enfin Du Tilliot, gentilhomme ordinaire du Duc de Berry, troisième fils du grand Dauphin, peut-être surtout dans la mouvance de sa femme, une des filles du Régent, et qui avait dédié son ouvrage à Bouhier, président à mortier du Parlement de Bourgogne et grand bibliophile de l'Académie.

II. Éclats de Fête : que nous donne-t-on à voir et à entendre à travers la présentation proposée ?

[...] les jeunes clercs et [les] autres ministres inférieurs officioient publiquement pendant certains jours consacrés aux mystères du Christianisme²⁰.

La comparaison, amorcée avec les Saturnales, souligne le phénomène d'inversion des fonctions : l'anomalie est tout entière contenue dans le fait que des clercs dont les seuls signe et mérite sont de porter tonsure puissent

18. *Enc.*, VI, p. 575 b.

19. L'orthographe actuelle indique Mézeray.

20. *Enc.*, VI, p. 573 b.

agir en lieu et place des ministres compétents. Faut-il relever la publicité des actes comme circonstance aggravante ou le scandale tient-il à l'usurpation de fonction dans l'office de la messe alors que les officiants, n'ayant au mieux reçu que les premiers degrés des ordres mineurs²¹, sont dépourvus du sacrement qui les rend aptes à la célébration de ce mystère ? Jaucourt ne cultive-t-il pas l'ambiguïté en insistant sur « les jours consacrés aux mystères du Christianisme » ? Si dès le XIII^e siècle le sacrifice de la messe est appelé le Saint-Mystère, l'expression peut aussi indiquer une prise de distance à l'égard d'une cérémonie familière aux croyants, mais incompréhensible et étrangère à la raison humaine. Si le lecteur veut bien poursuivre un peu le raisonnement : comment des novices peuvent-ils usurper la place des « ordonnés », pour une célébration ouverte ? Transgression des incapacités, des interdits, des contradictions... Que penser d'un ministère publiquement tenu par des incapables ? S'agit-il implicitement de dénoncer l'usage des messes sans consécration, dites « messes sèches » ou celles à « quatre faces » à plus d'une intention²² ? Si mystère il y a — sans doute allusion à la présence réelle lors de la consécration — n'est-il pas irrémédiablement altéré entre les mains de personnes « réputés incompetentes », puisque seuls prêtres et évêques ont droit de consacrer, ou alors messe n'est que symbole et l'on retombe sur quelque Scot Erigène qui a posé dès le IX^e siècle la question de la nature de la messe et l'on franchit la ligne d'hérésie... ou celle du protestantisme ! Enfin que penser du choix de ces débordements transgressifs précisément pendant la période qui va de la naissance à la manifestation — épiphanie — du fils de Dieu dont la nature divine fut l'objet de tant de querelles et de fulminations contre l'hérésie ?

Seconde information trois paragraphes plus loin :

On éli-soit dans les églises cathédrales, un évêque ou un archevêque des fous et son élection était confirmée par beaucoup de bouffonneries qui servaient de sacre²³.

L'auteur paraît insister sur les titres et le gestuelle sans les décrire, mais la double cible n'est-elle pas celle de deux procédures liées : l'élection et le sacre ? Or l'investiture suprême est analogiquement réduite à une série de gestes activant le souffle et le rire : ne reste alors que le principe électif.

21. Si l'on se fie à la tradition déjà indiquée par le *Sacramentaire illustré de Marmoutier* (IX^e siècle) cité dans *La Naissance des arts chrétiens* (Imprimerie Nationale 1991, p. 66) la classification est depuis longtemps établie.

22. J. HEERS, *Fêtes des fous et Carnavals*, éd. Fayard, 1983, VI, p. 574 a.

23. *Enc.*, VI, p. 574 a.

Canoniquement élu par le peuple jusque vers le VII^e siècle, l'évêque l'est par le clergé de la ville épiscopale et quelques grands laïcs jusqu'au milieu du XII^e siècle avant de ne plus l'être que par les seuls chanoines tandis que se multiplient les nominations par provision pontificale avec l'accord du roi ou du prince territorial. Autant dire que la désignation épiscopale fut confisquée par l'action conjointe des deux monarchies, l'une spirituelle, l'autre temporelle. Rien n'est évoqué sur les critères de désignation ou les électeurs : faut-il considérer ce silence comme intentionnel ?

En revanche l'auteur de l'article semble prendre plaisir à détailler l'éclat, la publicité et la solennité du résultat, tous trois confortés par le recours aux ornements : « *mitre, crosse, croix archiépiscopale* ». Mime, simulacre, ou vrai rappel à la tradition, cette célébration mettait en mouvement une cohorte de comparses, dont Jaucourt souligne les procédés d'anonymat ou de travestissement : masques et barbouillages, habits de mascarade, de comédie, de pantomime, de toutes façons figures d'emprunt, éphémères et assurées d'impunité, coexistant avec les « *presque nus* ». Courses, sauts et danses dans l'église sont indiqués comme consécutifs à la messe avant la sortie dans la rue où triomphe la distribution d'ordures puisées à pleins tombereaux ; sur la « *populace* » évoquée comme spectatrice et réceptrice des brassées d'immondices on ne peut que relever la connotation plébéienne de la formule et enregistrer la polarisation entre bas-clergé et bas peuple : une communauté d'origine et de culture serait-elle ainsi suggérée ?

Enfin pour faire bonne mesure dans cette description des participants, l'encyclopédiste évoque :

les plus libertins d'entre les séculiers [qui se glissaient] parmi le clergé et [jouaient] quelque personnage de fou en habit ecclésiastique²⁴.

Prendre garde à ce langage : les séculiers ici désignés par Jaucourt sont les laïcs, et non point des membres du clergé dans le siècle ; quant à l'appellation de libertin elle peut certes faire référence à l'attitude débauchée ou licencieuse du laïc qui s'autorise à revêtir le froc, mais elle peut aussi prendre le sens familier au rédacteur de celui qui s'affranchit de toute religion, et s'affiche libre-penseur. N'est-ce pas se présenter comme un « esprit fort » que railler les cérémonies catholiques en s'en faisant l'un des acteurs parodiques ? Du Tilliot dans son ouvrage se contentait d'évoquer « les plus licencieux d'entre les séculiers »²⁵.

24. *Enc.*, VI, p. 574 a.

25. Du Tilliot, *op. cit.*, p. 9.

Le sommet du scandale passe par la contamination des couvents où les ordres monastiques se livrent à ce dévoiement alors qu'ils sont voués à la louange et à la gloire de Dieu.

De la tardive description des censeurs de la Sorbonne²⁶ est retenu le déguisement de bouffon ; faut-il admettre l'existence d'une sorte d'uniforme identifiant la fonction et possède-t-on alors une connaissance familière qui dispense de plus ample précision ? On peut le penser en examinant les méreaux retrouvés en Seine, en particulier la figurine de plomb de faible valeur, montée en pendentif et parfaitement contemporaine qu'a présentée D. Bruna à l'exposition du musée de Cluny²⁷. Dans la description figure aussi le déguisement des hommes en femmes ; la confusion des sexes ou leur échange passent pour atteinte à la création. Quant aux masques monstrueux ils peuvent renvoyer à l'animalité et refuser la place d'exception réservée par Dieu à sa créature : l'homme. Les actes relevés impliquent que se côtoient une célébration « ordinaire » par le prêtre et des activités dépourvues de lien avec la messe — chansons déshonnêtes, mastication et jeu de dés — soit autant d'activités de divertissement pour la satisfaction des sens. L'odorat est aussi de la fête à l'envers, puisque les ordures brûlent dans les ensensoirs ; les corps pour leur part vibrent de toutes les façons : « *courses, sauts, rires, chants* », « *paroles sales et postures indécentes* »²⁸ évoquent irrésistiblement les émissions arrières ordinairement contrôlées ou leur imitation.

C'est dans un second temps seulement que sont évoquées la célébration de l'office par l'évêque des fous, donc de la messe, et la bénédiction à l'extérieur ; reste l'excommunication, mais on se garde d'affirmer que l'élus des fous va jusqu'à la fulminer, simplement « *ils regardent comme excommuniés* »²⁹ ceux qui veulent proscrire leurs usages.

À travers l'exemple de Viviers l'affaire se complique lorsque survient l'abbé du clergé aux côtés de l'évêque fou ; celui-ci élu l'année précédente au jours des Innocents n'exerce sa dignité que de la Saint Étienne aux Innocents : il dit l'Adjutorium, bénit et fait prononcer ses indulgences, mais quel est le rôle de celui-là ? Le jeu de dédoublement des personnages pour une mise en dérision des pratiques douteuses de l'Église est-il une mise en exergue de chacun des points à débattre, ou bien les rapporteurs des extraits qui nous sont parvenus ont-ils fait des choix à travers la grille de lecture des conflits de la Réforme et ses suites ? En effet demeurent constitués de

26. Voir la note 10.

27. BRUNA D., *Enseignes et pèlerinages et enseignes profanes*, Musée national du Moyen Âge, catalogue 1996, p. 332, fig. 638.

28. *Enc.*, VI, p. 574 a.

29. *Enc.*, VI, p. 574 a.

638

638, revers

638 *Pendentif* : fou xv^e siècle.

Cl. 18102 - Plomb-étain H. 47 ; L. 30

Inscription *PIRET(?)IDUN(?)TON(?)*

HISTORIQUE Trouvé à Paris dans la Seine ; anc. coll. Gay. Don anonyme 1909.

Pendentif, pourvu de son anneau de fixation,
représentant sur les deux faces un fou coiffé d'un bonnet

Du Cange à Jaucourt les thèmes suivants : élection contre ordination par provision, inversion des préséances et compétition phonique discordante contre ordre et harmonie ordinaires, dérision des usages processionnels ou réglant les indulgences (plénières ou non) pour l'au-delà.

III. Savoirs utilisés, données occultées pour quels effets de sens ?

Jaucourt paraît se livrer à une partie de lanterne magique avec le jeu des sources citées et aussitôt escamotées. Le *Missel de Sens* est signalé à deux reprises : une première fois pour affirmer qu'il contient l'intégralité de l'office liturgique³⁰, mais « *pour abrégé* » l'encyclopédiste enchaîne sur presque toutes les églises de France livrées à cette folle fête ; une seconde fois pour détailler, relégué dans le complément d'inventaire, l'ouvrage dont

30. *Enc.*, VI, p. 574 b.

on retient les seules miniatures comme illustrations directes des cérémonies de la fête³¹. Encore Jaucourt occulte-t-il la source sous l'échange épistolaire entre évêque de Troyes et archevêque de Sens daté du xv^e siècle. Outre l'euphémisme sur les côtés liturgiques de l'ouvrage, tout le volet musical est délibérément écarté alors que c'est l'un des objets de l'office de Pierre de Corbeil, comme en témoigne le document ci-contre.

Jaucourt privilégie visiblement les références tardives, du rituel de Viviers d'environ 1365 au registre de Dijon de 1494, et l'on peut s'interroger sur son goût prononcé pour des opérations rituelles situées en dehors des églises, dans l'espace « public », muées en récits à destination des profanes puisque c'est sur un théâtre devant l'église « *qu'on rasoit le préchantre des fous* »³². Les participants recouraient à un dignitaire des chapitres cathédraux identifiable grâce à son bâton d'argent, signe de sa dignité et ordinairement chargé du déroulement des offices en donnant le ton de chaque pièce aux acolytes, lecteurs et chantes divers pour illustrer en acte le passage du vieux — barbu — au jeune — imberbe —, thème calendaire si souvent sculpté aux portails des églises : Janus aux deux visages pour désigner janvier ou le passage à l'an neuf. Si parfois on porte des lanternes devant lui, ces lumières dont on ne sait si elles sont déployées en plein jour peuvent également renvoyer au rallongement des jours à cette époque de l'année. Quant à l'introduction de l'âne en chape, par exemple dans l'église de Sens, d'après le manuscrit de Pierre de Corbeil, également signalée du xii^e au xv^e siècles, elle semble faire écho aux évangiles apocryphes rejetés par l'Église entre le iii^e et le v^e siècle, où sont développées les anecdotes de l'enfance du Christ. Curieuse ménagerie, ces chevaux, ânes et bœufs qui parasitent depuis longtemps à la fois le discours et l'iconographie jusque dans les représentations dites savantes de la religion. Certes l'âne fut la sauvegarde de l'enfant divin, mais quelle relation une telle monture d'emprunt entretient-elle avec la liturgie ? Le manuscrit de Sens contient toute la liturgie de la fête de la Circoncision, fête attestée dès le vi^e siècle à Tours, dont la destination est de recouvrir les Saturnales romaines du premier de l'An, voire selon Jean Favier quelques fâcheuses coutumes de déguisement en vache ou en cerf³³.

31. Certaines de ces miniatures ont été reproduites par J.M. Paupert aux pages 6, 12, 18 & 19 dans *l'Officium festi fatuorum* (Sens et Beauvais début xiii^e s.) édité en novembre 1978 pour une représentation chantée de cette messe des fous et de l'âne à S. Thomas d'Aquin le 7 décembre 1978.

32. *Enc.*, VI, p. 574 a : extraits d'un registre de 1494 de l'église Saint-Étienne de Dijon.

33. FAVIER J., *Dictionnaire de la France médiévale*, éd. Fayard 1993, p. 274 b, art. Circoncision.

Jaucourt s'entend à faire fleurir les évocations marginales, les formules ambiguës bien éloignées du dépouillement qu'avait impulsé la réforme tridentine. Ne souligne-t-il pas à dessein ces superstitions dont la charge plombe l'élan que le « siècle des saints » (le XVII^e) avait donné à l'institution ?

Lorsque Jaucourt fait référence au rituel de Viviers, il précise pour la première fois les électeurs : « *le bas-chœur, les jeunes chanoines, les clercs & enfants de chœur* », tonsurés sans avoir nécessairement reçu les ordres, partageant études, certaines fonctions religieuses et vie matérielle ; une classe d'âge émerge qui réunirait les participants dans une solidarité horizontale de génération. L'évocation d'un *Te Deum* en action de grâces après l'élection comme dans les sacres d'évêque ou de roi n'est indiquée comme doublée d'aucun excès, pas plus que le déplacement vers la maison, celle du chapitre ou de l'évêché. Jaucourt reste évasif. C'est après le banquet que selon lui commence la compétition entre deux groupes choraux s'affrontant dans le volume, l'aigu ou le cri jusqu'à ce qu'extinction s'en suive pour l'un des deux : alors sans se lasser commencent moqueries, railleries, hululements, jeux de mains... avec des répons alternés entre l'abbé et l'autre chœur dont le contenu compilé par Jaucourt est emprunté à Du Cange et non pas à Du Tillot³⁴. Mais tout cela ne constitue qu'un hors-d'œuvre puisque c'est seulement à l'octave soit huit jours plus tard, à la fête de Saint Étienne (26 décembre), qu'intervient l'évêque fou, « *jeune clerc* » élu l'année précédente au jour des Innocents (28 décembre) si l'on se fie à Du Cange. La durée de la charge est limitée dans ce cas à trois jours : celui de la Saint-Étienne parce qu'il fut diacre et martyr, celui de la Saint-Jean l'Évangéliste dont on retenait la prêtrise le 27 et le jour des Innocents le 28 en commémoration du Massacre décidé par Hérode.

Mais alors à travers les sources et connaissances disponibles ou implicites mentionnées par Jaucourt ces dissonances festives nous apparaissent comme dégagées par des opérations de sélection qui ont été soit le fait du savant érudit Du Tilliot, soit le sien. Bien loin de présenter le jeu du chantré à l'envers, sachant que celui-ci doit à la fois maintenir la pérennité de la tradition tout en inscrivant la célébration particulière par les touches qu'il y apporte, Jaucourt pas plus que Du Tilliot qu'il pille, ne se soucie d'une reconstitution de la fête par la chronique d'une journée particulière.

34. Du Cange, *op. cit.*, art. Kalendae, p. 659 c : les répons alternés entre abbé et chœur sont : Heros, — et nolic. nolierno, — ad fons santi bacon, — Kyrie eleison.

Déjà Du Cange³⁵ dans les extraits du rituel de Viviers qu'il datait de 1365 soulignait que la fête éphémère était une opération souvent préparée de longue main : c'est au jour du 17 décembre soit un octave avant Noël que se réunissent les « sclafardi et clericuli » (doit-on traduire les sous-choriers et enfants de chœur provençaux ou entendre les futurs acteurs chargés de frapper et de faire éclater on se demande quoi, aux côtés des clergeons pour élire l'Abbé ?) Si l'on se fie à Du Cange, l'élection immédiatement faite, le *Te Deum* chanté, l' élu fait l'objet d'un transport brièvement résumé par l'encyclopédiste, préside à huis clos, peut-être au réfectoire du chapitre, une sorte de banquet de joyeuses funérailles où il reçoit les offrandes mûries au soleil avant une compétition vocale et railleuse dont il conduit la conclusion farcie qui précède la bruyante sortie dans la rue où tous ceux qui le croisent le saluent. Il semble avoir en charge diverses activités chaque soir jusqu'à la Vigile de la Naissance du Seigneur : « pendant ces inspections qui ont lieu chaque soir jusqu'à la vigile de la Nativité l'Abbé doit toujours porter son costume, que ce soit le mantelet, ou bien le tabard, cotte armoriée des hérauts d'armes, ou encore une cape avec un capuchon garni de feuilles bigarrées ». Doit-on saisir là une sorte de veillée d'arme pour faire place nette dans la cité canoniale et préparer le moment difficile du raccordement des années solaire et lunaire ?

D'après les diverses compilations du même rituel³⁶ l'Évêque fou distinct de l'Abbé était élu pendant la fête des Saints Innocents selon le même rite que l'Abbé des fous, « ensuite soulevé par les sous-choriers, précédé d'une clochette il était porté à la maison épiscopale dont les portes à son arrivée, l'Évêque présent ou absent, devaient être complètement ouvertes, et il devait être déposé à l'une des fenêtres de la grande salle basse où mangeait le corps de garde et debout il donnait là sa bénédiction vers la ville »³⁷ ; cet épisode retenu par Du Cange est passé sous silence par Du Tilliot et Jaucourt. Il est difficile de se faire une idée précise des séquences

35. Du Cange, *op. cit.*, art. Kalendae, p. 959, c.

36. Outre les extraits publiés par Du Cange, le livre du Maître de Chœur, fit selon Flaugergues, érudit local du XVIII^e siècle, l'objet d'au moins une copie avant le 22 mars 1698, date à laquelle l'original fait l'objet d'un procès-verbal descriptif à la fois de forme et de contenu pour servir dans un procès entre l'évêque de Viviers et son chapitre ; lui-même en copia les rubriques après la parution de l'article de l'*Encyclopédie* et nous livre la description dûment enregistrée : « couvertures de bois sur lequel est une bazane tirant sur le noir rayé et déchiré en plusieurs endroits et 4 plaques de laiton ordinaire aux quatre coins avec un fermoir d'une courroie de la même bazane au bout duquel y a une agrafe du même métal. Les feuilles sont au nombre de 150 en 14 cahiers dont il en a été arraché trois cahiers composés de 12 feuilles chacun... » in Flaugergues, *Observations météorologiques faictes à Viviers capitale du Vivarais*, A.D. de l'Ardèche sous la cote J 59, fol 19 v^o.

37. Du Cange, *op. cit.*, art. Kalendae, p. 959 c.

Capellanus *chorus*

SILETE SILETE SILENTIUM HABETE DEO GRATIAS

episcopus *chorus*

ADIVTORIUM. NOSTRUM. IN NOMINE DOMINI. QUI

episcopus

PECCIT COELUM ET TERRAM SIT NOMINE DOMINI

chorus

BENEDICTUM EX HAC VITAE ET USQUE IN SAECULUM

episcopus

BENEDICAT VOA DIVINA MAESTAS PATER

chorus

ET FILIUS ET SPIRITUS SANCTUS AMEN.

Flaugergues : Observations météorologiques faites à Viviers capitale du Vivarais,
m.s. A.D. Ardèche J 59, Fol. 24.

Duo chantre, chœur et évêque pendant la messe

des festivités ; la copie de certaines rubriques par Flaugergues³⁸ ne permet pas de résoudre pleinement l'ordre des opérations. Pour les prédécesseurs

*Abbas de Male Gouverneur
de vos saints Picon
Kyrie eleison*

HEROS DE MALE GVERNO

KYRIE ELEISON

*icorum, et iterum quocumque opus oritur declaratum
supra videtur enim talia pro Nema de canone
qui Nema significat aeterna gaudium, et
delicia quae nullo verbo exprimi possunt
De Ciri de faciendae pro socio
de la proclamation qu'on doit faire
après l'aveu
quo potu finto illico gaudium ex eius officiis -
(c'est à dire porter ou chasser) facit praecomplationem
sic dicendo.
De pavem orfentor dabat et fo consellers
vos fam as faber que tout homo lo fague
day ou voura a mar cague pus capone
de malur d'obratier*

Flaugergues, *op. cit.*, fol. 33, interjection musicale de l'abbé des Fous

38. Flaugergues, *op. cit.*, le manuscrit resta déposé longtemps à la bibliothèque du Grand Séminaire de Viviers avant d'être enregistré sous la cote J 59 aux Archives départementales de l'Ardèche. Sans doute son titre anodin le protégea-t-il en 1793 de la fureur anticléricale des révolutionnaires. Il contient des passages musicaux dont certains ont fait l'objet de nombreuses « rectifications » comme en témoignent les reproductions des folios 24 & 33 joints.

de Jaucourt et certains de ses contemporains au moins existait-il deux personnages à fonction clairement distincte dont les responsabilités se succédaient dans l'octave antérieur à Noël et les trois jours postérieurs à Noël, où poursuite et substitution animaient à la fois les célébrants et les offices eux-mêmes.

Prolongeant Durand de Mende qu'il cite, Cl. Gaignebet³⁹ souligne : « Ainsi à partir de Noël on inverse la dignité de la Fête et de la Vigile, on vit la nuit comme le jour et inversement. » Les incertitudes de ce temps calendaire et les inversions entre vigile et fête très fortement marquées sont peut-être un système compensatoire par rapport à une immobilisation du balancement d'un temps alternatif dont il faut garantir la relance.

Or les cérémonies liturgiques, les rites et manifestations publiques écartés par Jaucourt lecteur du Du Cange recèlent des équivoques : à travers le rituel de Viviers par exemple :

ses commensaux le saisissent par en dessous, l'élèvent et le transportent joyeusement au-dessus des épaules vers la maison où tous les autres sont assemblés pour le banquet ; et il est déposé, dressé et arrangé dans un endroit spécialement orné et préparé pour cela. À son entrée tous doivent se lever, même le seigneur Évêque s'il est présent, et à celui qui fut élu par ses associés et compagnons en vue de ce sacrifice vénérable et accoutumé sont donnés les douceurs, les aromates et le vin avec confiance⁴⁰.

Sur ce simple passage seuls sont exploités par Du Tillot⁴¹, et largement compilés par Jaucourt, l'aspect bombance et surtout le fait que le véritable évêque présent doive donner les marques de respect protocolaire au faux. Or le transfert au-dessus des épaules d'homme ne précise pas si l'abbé est debout ou allongé, dans un cas triomphe du vivant, dans l'autre, figure du gisant ; de même évoquer déposition, arrangement et installation sur un lieu spécialement préparé laisse insatisfait : estrade ou catafalque ?

39. Gaignebet Cl., *À plus haut sens...*, t. 2, p. 342, n. 191.

40. Dans le texte latin relevé par Du Cange, *op. cit.*, p. 959 c, foisonnent des termes provençaux comme *sclaffardi*. On peut alors s'aider du *Dictionnaire provençal-français* de F. Mistral en 2 tomes. Le Wartburg est l'inépuisable recours pour les vocables du latin médiéval et les expressions françaises interstitielles s'éclairent avec le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle* de F. Godefroy en 10 volumes 1881-1902, lorsque le *Dictionnaire historique de la langue française* de A. REY en 2 volumes, éd. Robert, 1993, ne suffit pas. On peut hésiter sur la transcription de l'adverbe qui accompagne le transport de l'évêque des fous : « letanter » un dérivé approximatif du laete régulier ou bien « letaliter » (et la mort se substitue à la joie des transcrits) qui traitaient de la fête ont parié pour la gaîté.

41. Du Tillot, *op. cit.*, pp. 46 à 51 ; or ce que n'évoque guère l'auteur, c'est que la source essentielle, certes latine, est l'article *Kalendae* du *Glossaire* de Du Cange dont il extrait ce qui lui semble utile en déplaçant d'ailleurs les opérations successives de la célébration.

Jaucourt escamote l'affaire y compris la double bénédiction vers la ville pour constituer la compétition phonique comme conséquence de l'ample collation, c'est-à-dire tirer les séquences dans l'ordre des débordements indécents et de la dérision liés à l'ivresse sans évoquer clairement la figure de Bacchus. Or si cette conjonction avec les thèmes du soleil, de Bacchus et Séléné est tue par l'encyclopédiste, elle est pourtant mise en forme par les clercs dès le XIII^e siècle : en témoignent les ivoires décorant le manuscrit de Sens, clairement désignés par Jaucourt qui s'attarde sur l'encadrement d'argent comme on peut le vérifier sur l'illustration extraite ci-jointe, et les « bois » plus tardifs du Missel de Besançon décrits par J. Heers⁴². Le cri bacchique « évohé » alors bien connu est lui-même passé sous silence alors que Du Tilliot le mentionne et que Flaugergues dans sa copie ultérieure reprend la formule empruntée à Euripide. Cette réinterprétation médiévale savante à travers des réemplois d'ivoires antiques, qui pourtant aurait pu conforter son argumentation, n'a pas retenu l'attention de l'encyclopédiste. Il serait tentant de penser que ni le Parisien, ni le Bourguignon, ne sont allés jusqu'à consulter les sources directes, mais Du Tilliot, lui qui ne fut pas à proprement parler un « moulineur de textes », pour reprendre l'expression de Diderot, s'appuya sur le compte-rendu de Lancelot tandis que Jaucourt pour l'office de Sens avance une description diplomatique encore vérifiable aujourd'hui. En revanche tous deux semblent avoir ignoré les peintures murales de la salle du réfectoire de Viviers quasi contemporaines de la mise en perspective antique du livre du Maître de chœur dont ils rapportent pourtant les indulgences publiques⁴³. Loin d'être la part païenne de quelques rustres égarés dans un occident chrétien sûr de lui, ces dissonances festives auraient été l'objet de fiévreuses réinterprétations érudites de clercs débordés d'angoisses. De cet éloignement progressif de compréhension qu'auraient manifesté les clercs de la fin du Moyen Âge, les érudits des XVII^e et XVIII^e siècles seraient-ils les nouveaux acteurs ? Ou bien utilisant hésitations, incertitudes d'interprétation et ultime volonté d'épuration des rites de l'Église seraient-ils en passe de faire basculer l'Église du côté de la superstition ?

À partir des bribes déjà retenues par les clercs à l'automne du Moyen Âge, par exemple dans la fameuse lettre de la Sorbonne, du paradoxe qu'il y a à traiter à la fois ces joyeux fêtards d'effroyables rustres et de prêter à leur pratique des arrières-plans culturels bacchiques ou solaires jadis condamnés, Jaucourt met-il en place une stratégie de destruction *a posteriori* de l'Église à partir d'une condamnation du paganisme fulminée par l'Église elle-même ?

42. Heers J., *op. cit.*, p. 139.

43. *Enc.*, VI, p. 574 b et 575 a.

Officium festi fatuorum

Officium festi fatuorum

Tout converge pour conforter les condamnations ecclésiastiques empruntées aux théologiens : le cortège des qualificatifs généraux, l'affirmation de la filiation païenne de la geste festive, l'appel analogique aux Saturnales besogné comme formulaire de litanie construisent une façade d'adhésion traditionnelle. Sous le patronage longtemps convenu de saint Augustin, Jaucourt requiert les services d'un Cedrenus moine du ^x^e siècle ignoré de Du Cange, tout juste cité par Du Tilliot⁴⁴ dans une note fort ambiguë pour évoquer un exemple exotique, avant de passer à un savant auteur que l'encyclopédiste se garde de nommer. Ne serait-ce pas là un

44. Du Tilliot, *op. cit.*, p. 6, n. f., *Historiar* : cette *Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1057 après Jésus-Christ* fut sous une forme compilée publiée dans la collection française des *Byzantines* en 1647.

procédé aussi discret qu'efficace pour décourager toute tentative de vérification des arguments d'autorité d'abord auprès d'une œuvre aussi massive que fréquemment citée — mais familiarité vaut-elle connaissance ? — puis à l'égard d'une spécialité si pointue et si éloignée que l'intérêt pour ici et maintenant s'y dissout, et enfin dans l'ouvrage d'un auteur qu'il faut avoir déjà croisé pour le reconnaître. C'est aux lecteurs de Du Tilliot que les titres et qualités de Deslyons sont familiers pour peu qu'ils veuillent bien être attentifs à la note h de la page 9. C'est créer pour l'honnête homme qui désire se cultiver, mais pas nécessairement se livrer au parcours du combattant du savoir, une série de chausse-trappes propres à l'écarter de toute lecture des arguments de ces savants censeurs.

En revanche tout est proposé apparemment pour donner accès à la description des théologiens de la Sorbonne à travers la citation de Pierre de Blois et de Sauval. Quelles affinités électives peuvent guider Jaucourt vers ces deux auteurs ? Pierre de Blois, membre de la petite noblesse bretonne

« Animal fantastique »
Maison de Camus à Viviers, cliché CNRS, F. n° 25793

du XIII^e siècle, frotté de lettres à l'université d'Orléans, de droit à celle de Bologne, de théologie à Paris, bourlingua de Sicile en Angleterre pour les besoins d'une carrière de service de cour auprès des laïcs et des ecclésiastiques. Censeur impitoyable au franc-parler redoutable, il manifesta une honnêteté qui bloqua sa carrière sans l'empêcher de faire une œuvre littéraire et théologique richement documentée, et peut-être appréciée à travers l'édition de Pierre de Goussainville de 1667⁴⁵ qu'avait mentionnée Du Tilliot. Quant à Sauval, membre d'une famille bourgeoise parisienne considérablement fortunée, par delà sa carrière d'avocat au Parlement de Paris il entama sans jamais l'achever une histoire de Paris pour laquelle il avait obtenu un privilège de publication sous le titre « Paris ancien et moderne » ; inlassablement il amassa actes et copies de documents jusqu'à sa mort et ce fut son ami Cl. B. Rousseau qui publia en 1724 cette histoire érudite. À quatre siècles de distance, clercs tout deux manifestement aussi rigoureux qu'indépendants, aussi peu engagés envers l'Église que leur temps le leur permettait puisque l'archidiacre de Bath investi de missions diplomatiques ou de gestion temporelle ne la gagna par l'ordination pastorale qu'après l'âge de soixante-dix ans, ils présentent peut-être la figure inverse de Deslyons, ce docteur de Sorbonne, âpre défenseur de l'Église par choix et par fonction, théologal à Senlis entouré d'un volontaire clair-obscur par Jaucourt pour avoir trop affiché sa volonté de reconquête plus disciplinaire que spirituelle dans son œuvre, ce que conforte l'« approbation de la C^{ie} de Jésus ». Or au mi-temps du siècle la compagnie de Jésus pouvait aisément constituer un adversaire prioritaire des encyclopédistes, particulièrement lorsque l'un d'eux était membre d'une famille anciennement protestante et s'appuyait sur des sources d'origine parlementaire ; nul n'ignore l'obstinée résistance des Parlements à l'Église ultramontaine sous le règne de Louis XV. Polémique partisane, choix de filiation, de courant de pensée, héritage transgénérationnel de mouvance intellectuelle, il n'est pas impossible au terme de ces multiples appels à témoin de concevoir que Jaucourt ait souhaité renforcer le tableau d'une messe sacrilège : par l'insistance sur le jeu de rôle il ravalait le prêtre en bouffon, l'habit faisant le moine, ou en femme, cette fille d'Ève responsable de la faute initiale qui ne saurait être la dispensatrice du sacrement. Le chant autrefois annoncé en faux-bourdon chez Du Cange ou Du Tilliot est transformé en chanson déshonnête dont le texte est en cause plus que la compétition de puissance acoustique initialement décrite. C'est enfin la juxtaposition de la mastication et des jeux de dés avec la célébration sacerdotale qui est soulignée.

45. Bossuat, Pichard, Raynaud de Lage, *Dictionnaire des Lettres Françaises*, Le Moyen Âge, éd. revue par Hasenhor & Zink, Livre de Poche, 1992.

Pour consolider les fragiles vestiges autunois⁴⁶ du secrétaire « Rotarii » de l'église cathédrale entre 1411 et 1416 dont Jaucourt évoque la rubrique chantée, comme ultérieurement Flaugergues recopie les rubriques successives du livre de Maître de chœur de Viviers, ce qui indiquerait un mode de mémorisation courant, Jaucourt requiert les services du P. Théophile Raynaud déjà cité avec des références plus précises sur son œuvre, par Du Tilliot⁴⁷. Comment expliquer ce choix ? Du Tilliot qui fait partie de la clientèle du duc de Berry, — troisième petit-fils de Louis XIV — et de son épouse, l'une des filles du Régent, revendique encore ce patronage près de trente ans après la mort des protecteurs. Serait-ce une bannière de ralliement ? Et Jaucourt à la ville trouverait-il aussi des raisons à ce choix ? L'amoureux de Dieu fit comme philosophe et théologien jésuite carrière dans la clientèle du prince Maurice de Savoie, beau-frère de Louis XIII ; il fut deux fois arrêté, l'une sur ordre de Richelieu pour avoir fréquenté un comploteur de la mouvance savoyarde, l'autre sur dénonciation calomnieuse par le cardinal légat Barberini, représentant du pouvoir papal en France. L'infatigable rédacteur des quatre-vingt-treize volumes qui constituent son œuvre aurait-il incidemment appartenu par ses fréquentations aux cohortes du mouvement que J.M. Constant qualifie de libéral et qui résistait à la tentative absolutiste de Richelieu ? N'ayant pu obtenir l'évêché de Genève, continuant à tisser son œuvre en dépit de tout, il pouvait raisonnablement figurer comme témoin de référence. Lancelot, lui-même érudit et diplomate, sachant se tenir en marge des querelles, semble bien appartenir à cette famille de pensée, assez bien placée pour connaître les arcanes et les vicissitudes du pouvoir, suffisamment indépendante et périphérique dans sa façon d'être pour faire de l'érudition juridique, théologique et historique un aventin protecteur au moins intellectuellement, sinon physiquement.

Une telle marginalité politique n'interdit pas un engagement dont l'expression seconde peut être le repli, mais la plus fréquente la controverse.

Comment alors la controverse si ouvertement annoncée comme festive dans les temps médiévaux, transportée sur l'estrade théâtrale par l'attitude distanciée de ceux qui la relatent, pourrait-elle être ou devenir une franche machine de guerre contre le pouvoir de l'Église et celui de la monarchie ? Cet anticléricalisme esquissé était appelé à un certain avenir.

Dans la bibliographie proposée à la fin de la deuxième partie de l'article⁴⁸ Jaucourt renouvelle son allégeance à P. de Blois, ampute le traité

46. *Enc.*, VI, p. 676 a.

47. Du Tilliot, *op. cit.*, p. 12, n.k.

48. *Enc.*, VI, p. 676 a.

des jeux de Thiers de son titre complet par commodité, mais cela aide à occulter l'ambition affichée de l'ouvrage : *Traité des jeux et divertissements qui peuvent être permis ou qui doivent être défendus aux chrétiens selon les règles de l'Église et le sentiment des Pères*. Pareil titre publié à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes dit assez son objectif d'interdire toutes croyances ou pratiques qui contreviennent au dogme et à la dignité des sacrements de l'Église ; mais la dénonciation récurrente de ces travers ne vise-t-elle pas un accommodement de l'Église avec des superstitions que loin d'éradiquer, elle a au contraire pris le risque d'entretenir en y superposant ses propres fêtes ? En 1756, date de parution de l'article, on n'est pas loin du temps où c'est « l'Église tout entière avec ses rites et ses croyances qui doit être rangée du côté des superstitions⁴⁹ ».

Maizerai, historien du XVII^e siècle, commença une carrière de commissaire des guerres lors des campagnes de Flandres de 1635 avant d'aider l'académicien J. Baudoin dans sa recherche documentaire pour l'histoire générale de la France ; choisissant de livrer en trois versions successives sa propre *Histoire de France*, il connut un succès qui lui valut le poste de Secrétaire Général de l'Académie après la mort de Conrard et celui d'historiographe du roi avant de publier son abrégé en 1668.

L'*Histoire de Bretagne* semble dépourvue d'auteur — anonymat du travail monastique ? Point du tout, elle fut simplement laissée inachevée par le P. Le Gallois en 1707 et c'est Dom Lobineau qui fut chargé de la mener à bien. Or en 1710 ce dernier fut dénoncé au chancelier, puis une seconde fois en 1720 pour avoir prétendu que la Bretagne avait formé autrefois un état indépendant ; c'était quasi crime de lèse-majesté pour l'abbé de Vertot qui affirmait l'appartenance permanente de la Bretagne à la mouvance française dans un ouvrage concurrent. Fallait-il que l'érudition s'effaçât devant les impératifs politiques de la monarchie absolue pour laquelle une périphérie géopolitique proclamée était une intolérable brèche dans son autorité ? Le même bénédictin eut à compléter entre 1725 et 1755 l'*Histoire de la ville de Paris* commencée par Dom Félibien, membre de la Congrégation de Saint Maur et fils de l'historiographe de Louis XIV. La Congrégation avait entrepris de reconstituer par provinces l'histoire de France et peut-être la permanence des provinces ecclésiastiques ne contribuait-elle pas peu à faciliter la réalisation de ces grands projets par l'abondance des archives déjà détenues. C'est dans ce contexte de travail de mémoire auquel il a peut-être participé, puisqu'il introduisit la réforme de la Congrégation de Saint Maur dans l'abbaye dont il était grand prieur, que Dom Marlot s'est livré à des recherches minutieuses qui aboutirent à l'*Histoire de la ville, cité et université de Reims* vers 1642-45.

49. *Histoire de la France religieuse*, t. 2, p. 545.

Traits communs de tous ces auteurs : recherche minutieuse, érudition, analyse contrôlée des sources obtenues et une certaine indifférence aux impératifs du jour. Le tout dernier auteur cité est le plus important des contributeurs à la substance de l'article sur la fête des fous. Rares sont les références venues d'ailleurs, Du Cange n'est guère cité qu'à travers ce filtre. Quel est cet auteur que l'encyclopédiste pille sans vergogne et auquel il accorde toute sa confiance ? Du Tilliot, ce provincial de cour et de ville qui ne peut brandir qu'une bannière disparue depuis presque un quart de siècle, collectionneur d'« antique folkloriques » comme d'autre le sont de beaux-arts, s'est obstiné à faire parvenir au Président Bouhier, détenteur d'un trésor bibliographique⁵⁰, un opuscule modeste à l'abri d'une connivence de « pays », non sans susciter chez le destinataire inquiétude, suspicion et contrôle. Était-ce un tel brûlot ? L'homme qui se présentait comme le gentilhomme ordinaire du Duc de Berry était-il si compromettant du seul chef de son goût pour les vestiges de fous en fête et la protection qu'il accordait ainsi à la compagnie de la Mère Folle dijonnaise ? J. B. Lucotte avait lui-même jugé prudent en 1741 de publier officiellement son édition originale à Genève ; la seconde édition de son ouvrage un an après sa mort mentionne les mêmes lieux, Lausanne et Genève. Si Du Tilliot considérait les chemins académiques comme la meilleure voie pour diffuser son ouvrage, c'est que la bibliothèque de Bouhier, l'une des plus riches bibliothèques privées de France, était ouverte aux savants d'Europe et bénéficiait de la courtoisie d'un exemplaire envoyé par tout auteur reconnu publiant en France. Du Tilliot se serait-il conformé à l'usage français, fruit de la renommée ; ou aurait-il craint de voir son ouvrage ignoré de l'Europe savante ? Désir de s'introduire dans le réseau académique en un temps où brillent les candidats aux concours dijonnais qui ouvrent autour des années 1750 les perspectives les plus novatrices ? Jaucourt lui-même appartenait depuis 1746 à l'Académie de Bordeaux ; mille chemins pouvaient se présenter pour la circulation rapide des nouvelles parutions entre académiciens, libraires, parlementaires, voire censeurs à la faveur d'une commensalité bien partagée. Pour Jaucourt Du Tilliot avait assuré le travail de rassemblement documentaire et avait toiletté les sources de leur substrat originel. Ce type d'opération a été pratiqué parallèlement par d'autres, puisqu'on trouve par exemple encore aujourd'hui à la Bibliothèque de Reims un manuscrit daté de 1720 où sont

50. À Dijon la bibliothèque du Président Bouhier est à la fin du XVIII^e siècle l'aboutissement de l'accumulation de neuf générations de bibliophiles (35 000 volumes dont 2 000 manuscrits). Ouverte aux savants européens, elle connut un tel prestige qu'en 1772 elle reçut le privilège du dépôt légal : un exemplaire de tout ouvrage d'érudition sorti des imprimeries du Louvre lui était expédié.

relevés des extraits de comptes bien utiles pour confirmer les pratiques de fêtes des fous du XIV^e au XVI^e siècles⁵¹.

En conclusion, bien loin d'être une simple compilation de routine visant à décrire une fête aussi durable que vilipendée, l'article est une machine de guerre contre l'Église quasi érigée en construction superstitieuse, fort oublieuse de ses composantes libérales et électives. La meilleure preuve en est l'occultation de Gerson, le maître à penser parisien qui avait pourtant en 1402 consacré un bref traité à la fête des fous pour la juger « contraire à l'honneur de la religion crestienne »⁵², alors que Du Tilliot le cite comme rapporteur d'un défenseur anonyme⁵³ de la Fête des fous selon lequel :

La folie qui nous est naturelle, & qui semble née avec nous, se dissipe du moins une fois chaque année par cette douce récréation ; les tonneaux de vin creveroient, si on ne leur ouvrait la bonde pour leur donner de l'air : nous sommes des tonneaux mal reliés, que le puissant vin de la sagesse feroit rompre, si nous le laissions bouillir par une dévotion continuelle. Il faut donc quelquefois donner de l'air à ce vin, de peur qu'il ne se perde & ne se répande sans profit⁵⁴.

En revanche les défenseurs de la fête sont qualifiés d'apologistes et, jouant de l'ironie, Jaucourt pulvérise l'unité d'une institution qui ne peut plus depuis longtemps se présenter comme la détentrice d'une vérité unique. Le travail de sape par la pratique de l'analyse historique critique semble être, dans un ouvrage comme l'*Encyclopédie*, l'un des meilleurs instruments de la lutte philosophique.

Renée RELANGE
Saint-Denis

51. Varin P., Archives législatives de la ville de Reims statuts, Paris 1844, t. 2, p. 309 cité par P. Demouy : *Pueri chori de Notre-Dame de Reims*, p. 148, n. 53 in *Le clerc séculier au Moyen Âge*, xxii^e Congrès S.H.M.E.S., Amiens juin 1991, Pub. de Sorbonne 1993. Le Ms. BM Reims 1148 nous intéresse aux fol. 286 v^o 2 et 6 mai 1435, fol. 297 année 1460 14 décembre et fol. 307 r^o.

52. Cité dans l'ouvrage de Sot M., Boudet J.P., Guerreau-Jalabert A., *L'Histoire culturelle de la France*, T. 1 : Le Moyen Âge, Seuil, 1997, p. 319.

53. Du Tilliot, *op. cit.*, p. 18.

54. *Enc.*, VI, p. 574 b, reprenant Du Tilliot p. 51, en particulier la note t.